

Revenu à Chanzeaux à la fin des années 1980, Denis Dailleux a photographié les habitants de son village natal. Ici, M^{me} Cherbonnier. Page de droite, M. Grégoire.

Photos
Denis Dailleux

Texte
Marius Joly

Entre 1986 et 1988, Denis Dailleux a fait poser devant son objectif les habitants de Chanzeaux, son bourg natal du Maine-et-Loire. Pour l'artiste, ce retour aux sources représentait alors autant une manière de renouer avec l'endroit qu'il avait fui, jeune homme, que de témoigner d'un monde en voie de disparition. Cette série, qui a lancé sa carrière de photographe voyageur, fait l'objet d'un beau livre.

UN VILLAGE

DES VISAGES

UN BOUQUET DE FLEURS ou un légume sous le bras, la terre vierge au bord de la rivière, un visage fier et des habits du dimanche. Sur les berges de l’Hyrôme, dans le petit village de Chanzeaux, en Anjou, le cérémonial est réglé comme du papier à musique. Tour à tour, Tanis, Yolande, Georges ou Agathe vont accepter de prendre la pose, à la manière des stars de cinéma ou des notables locaux immortalisés dans le journal du coin. De l’autre côté de l’appareil – un increvable Mamiya C330 qu’il n’a jamais abandonné –, une figure connue de tous : Denis Dailleux, enfant de Chanzeaux, amoureux inconditionnel de son village natal et petit-fils du facteur. Pendant trois étés, de 1986 à 1988, le photographe va multiplier les portraits, sans jamais s’écarter de sa recette initiale. Des clichés en noir et blanc, de plain-pied, qui mettent à l’honneur ceux qui ont tellement compté : les gens de son village. Près de quarante ans plus tard, c’est le nom qu’a choisi le photographe pour publier un livre (*Les Gens de mon village*) mettant à l’honneur cette série : la toute première d’un long travail d’auteur qui aurait pu ne jamais voir le jour. Au début des années 1980, Denis Dailleux est un jeune provincial monté à Paris pour faire carrière, comme il en existe tant d’autres. Il admire le sens du contraste de Richard Avedon, la simplicité intimiste de Diane Arbus et l’impressionnante versatilité d’Irving Penn. Mais le rêve parisien va vite se briser. Entre petits boulots d’assistant et quelques piges dans la mode, le photographe s’éparpille. Jusqu’à ranger l’objectif pour devenir fleuriste, alors qu’il « *tombe malade d’échec* », selon ses propres mots. Il faudra qu’il dénîche, quelques mois plus tard, les écrits du poète autrichien Rainer Maria Rilke pour s’imaginer à nouveau derrière un boîtier. « *C’est le moment où je me suis dit qu’il fallait que je fasse un travail d’auteur, coûte que coûte.* » Une ambition qui passe irrémédiablement par un retour aux sources. Dans un village qu’il a aimé, presque à l’excès. Un endroit qui l’a façonné avant de le rejeter. « *Mon village, je l’ai adoré enfant, en pensant que je n’en partirais jamais. Et puis je l’ai quitté avec pertes et fracas parce qu’il ne me correspondait plus. Cet environnement où tout le monde se mêle de la vie de tout le monde, cela ne me convenait pas. Ma vie et ma sexualité ne rentraient plus dans le moule. Je suis passé de l’amour à la haine.* » Il y remet les pieds à l’été 1986, davantage par nécessité que par envie, mû par une sorte d’évidence inexplicable qui marquera dès lors presque tous ses choix de carrière. Chanzeaux est un bourg du Maine-et-Loire, dont l’imposante église Saint-Pierre occupe une place centrale dans la vie de la commune. Ce bastion de résistants de la guerre de Vendée est aussi longtemps resté fidèle au roi après la Révolution. Ce qui en fait un exemple presque chimiquement pur d’une France conservatrice et catholique. Une raison qui poussera l’anthropologue américain Laurence Wylie et son équipe de 17 chercheurs à y poser leurs valises, de la fin des années 1950 au milieu des années 1960, pour réaliser une grande étude sociologique et observer au plus près l’organisation sociale d’un village français. L’atmosphère de Chanzeaux est joyeuse lorsque Denis Dailleux naît, en 1958. Avec cette poignée d’Américains penchés au-dessus du berceau, il grandit dans un savoureux mélange entre l’archaïsme rural d’un village de l’Anjou et la modernité rafraîchissante d’une communauté d’expatriés qui apporte beaucoup de vie et des parties de Frisbee endiablées. À son retour, au milieu des années 1980, les Américains ont fait leurs bagages depuis longtemps et emporté avec eux les disques de plastique volants. Il y retrouve tout de même de l’animation, quelques commerces et, surtout, les habitants qu’il a connus petit. Les vieux artisans et les ouvriers agricoles, ceux avec lesquels il suffit d’invoquer les souvenirs d’enfance pour obtenir un sourire. Aujourd’hui, Denis Dailleux peine à reconnaître Chanzeaux : les commerces y ont fermé un à un et les villageois qui avaient accepté de passer devant son objectif sont presque tous morts. Alors que le photographe a réussi son pari et parcouru le monde, de l’Égypte à l’Inde, appareil en main, le Chanzeaux qu’il a aimé subsiste dans ses souvenirs vivaces et sur les photos qui ont lancé sa carrière. (M)

LES GENS DE MON VILLAGE,
DE DENIS DAILLEUX, ÉD. LE BEC EN L’AIR, 48 PAGES.



Page de droite, en haut,
M^{me} Véron et M. Fribault. En bas, M. Hy
et M^{me} Grandcolas.



Denis Dailleux/Agence VU

Ici, M^{me} Bompas.
Page de droite,
M^{me} Agathe Ménard,
la grand-mère
du photographe.



Denis Dalleux/Agence VU



Denis Dalleux/Agence VU



Ici, M. Martineau.
Page de gauche,
en haut, M. Chiron
et M^{me} Viau; en bas,
la couturière
de La Jumellière
et M. Bourecher